

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On nous consulte souvent sur des toilettes à faire dans telle ou telle circonstance, et il est même arrivé que, pour mieux nous inspirer, une de nos abonnées, grande dame étrangère, a eu l'heureuse idée de nous adresser une photographie en pied de sa personne. C'est une façon intelligente de compléter les renseignements et les mesures nécessaires pour nous éclairer. A ce propos, nous avons fait, et cela à différentes reprises, une observation sur laquelle il y aurait beaucoup à dire : c'est que la plupart des femmes se soumettent aux décrets de la mode sans comprendre ou, du moins, sans s'inquiéter du principe même d'où ils découlent ; or en fait de modes comme en bien des choses, l'esprit doit être mis d'accord avec la lettre.

La « lettre », pour la mode actuelle, consiste à porter des cuirasses moulées, des tuniques et jupons collants, des robes princesse tendues et rejetées en arrière. La toilette, ainsi comprise et parfaitement exécutée, est envoyée de Paris aux quatre coins du monde ; mais, là-bas, en saisit-on l'esprit ?

Voici ce que nous entendons, dans ce cas, par « l'esprit » : c'est, pour la femme élégante, de porter un corset bien fait, doté de l'adjonction d'une ceinture *Jeanne d'Arc*, et qui lui allonge la taille ; puis d'organiser ses jupons de dessous de façon à supprimer toute épaisseur de ceinture ou de fronces. On arrive ainsi à un accord parfait et à une harmonie d'ensemble qui donne précisément cette grâce parisienne tant vantée, si flatteuse et d'un si heureux effet pour l'œil artiste et connaisseur.

Il y a deux systèmes pour établir le *jupon-cage* en question : tantôt le jupon est monté, avec peu de fronces devant et sur les côtés, à une ceinture plate qui emboîte le bas du corset depuis la taille ; tantôt le jupon, cousu à une ceinture basse, est boutonné au bas du corset. Pour éviter les épaisseurs sur les hanches, on organise un échafaudage de volants, ce qui permet de ne mettre qu'un seul jupon. Une coulisse transversale, placée un peu au-dessus de la traîne, sert à resserrer l'ampleur sur ce point et à

maintenir le tout à celle de la robe. C'est un détail très-essentiel pour les toilettes habillées et qui donne aux ondulations des deux trains le même mouvement.

Le costume *bretton*, que nous avons signalé à nos lectrices dès son début, est si diversement interprété, qu'il échappe en quelque sorte à l'analyse. Pourtant le corsage se distingue par un décolleté en carré, un empiècement affectant la forme de cœur et un grand nombre de boutons. Nous avons été vraiment charmée par la composition d'un costume de ce genre : vigogne grise, velours grenat en bandes et larges boutons d'ivoire (ou d'os blanc). La fantaisie a une si grande part dans la confection de ce costume, qu'une couturière intelligente n'a pour ainsi dire besoin d'aucune indication. La moindre gravure représentant un « pardon » breton, où le costume national est infailliblement reproduit, suffira pour fixer l'imagination, et nous ne doutons pas que la couturière dont nous parlons ne compose ainsi une merveille inédite et d'un aspect tout à fait *brettonnant* !

La polonaise est certainement, comme forme, ce qu'il y a de plus usité aujourd'hui ; simple et confortable, ce vêtement est à la portée de toutes les positions et de tous les âges. Etablissez-le en piqué, basin ou linon blanc, et vous serez au goût du

jour. Les garnitures devront se composer de broderies, de dentelles de Mirecourt ou de ces franges dont la mode est si prodigieuse, avec adjonction des nœuds de ruban assortis au jupon de soie.

Cette couleur blanche, dont le succès persistant va jusqu'à atteindre ce degré d'excès qui tue toute chose, s'applique, qui le croirait ? même aux robes de cheval : l'amazone blanche, nous l'avons constaté, a fait sensation le matin au Bois ; un chapeau de soie, avec voile blanc flottant, complétait le costume.



P. N° 321. — COSTUME DE JARDIN.



Le chapeau rond, avec toutes ses combinaisons de paille et ses mille formes différentes, voilà ce que l'on porte en voyage sur les plages et à la campagne. Le chapeau mou, autrement dit *baby*, en tissu assorti à la toilette ou en dentelle avec rubans et fleurs choisis d'après le costume, telle est encore la coiffure du jour. Dans ces deux genres, on peut résumer l'avoir actuel des MODISTES.

Quant aux LINGÈRES, leurs vitrines et les cartons de leurs magasins sont au contraire plein de renseignements, car aujourd'hui les éléments ne manquent pas. Les dentelles de toutes sortes, les broderies de tous points, les *festons*, les *pois*, les *வில்lets*, tout cela efface et laisse de côté les simples parures de toile. La belle lingerie, en un mot, est à l'ordre du jour. Jolies guimpes, ruches *Médicis*, modesties, canezous, manches ouvertes à volants somptueux, voilà les modèles favoris et qui attirent l'attention.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. 321.

TOILETTE DE JARDIN. — Costume de toile bleu marine. — Jupons à traine, entourés de volants plissés bordés d'une petite dentelle de Mirecourt. — Tunique longue et draperie derrière, garnie de même. — Matinée en forme de paletot demi-ajusté, ouvert en châle, avec écart du bas, encadré de plissés pareils aux précédents et fermé par un nœud de ruban à longs bouts flottants. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau genre *Chinois*, en paillasson noir. Le fond couvert de boutons, avec nœud derrière.

G. N° 646.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Fillette de dix ans. — Robe et vêtement de mobair gris. — Le vêtement est entouré de lisérés de soie et de plissés. Col marin et poche sur le côté, encadrée de plissés avec nœud de ruban au milieu.

2. Fillette de huit à neuf ans. — Robe princesse en cachemire, ouverte en carré dans le haut et encadrée de broderie anglaise. Le bas de la jupe, qui est demi-courte, est orné de même.

3. Jeune fille de quinze à seize ans. — Jupons de taffetas gros bleu rasant la bottine et sans garniture. — Polonaise en cachemire bleu électrique, ouverte sous forme de V derrière et devant, où elle est garnie de lisérés de faille et de valenciennes. Le haut du corsage, formant l'intérieur du V, est en foulard rayé bleu et blanc. La polonaise est drapée et relevée derrière au milieu, avec une large coque et un nœud garni de dentelle. Même garniture sur les bords inférieurs. La manche est terminée par un volant, une valenciennes et un bracelet de ruban. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, entouré de marguerites des prés avec nœuds de gaze crème derrière.

4. Petite fille de quatre ans. — Ulster en alpaga marron, garni devant de deux rangs de boutons « boule de loto » bruns, serré à la taille derrière par une ceinture en pareil boutonnée sur elle-même. — Chapeau marin en paille anglaise, garni de velours marron noué derrière.

5. Fillette de onze ans. — Costume en cachemire bleu marine. — Jupons court, entourés d'un volant plissé et d'un bouillon coulissé serré derrière par un nœud de ruban bleu. — Paletot demi-ajusté, de même étoffe, garni de lacets de laine blanche, avec nœud de ruban au milieu de la taille. — Lingerie ruchée en dentelle anglaise. — Chapeau de même étoffe que la robe. Fond mou et passe plissée. Plume gris naturel avec boucles de ruban au bas derrière.

6. Jeune garçon de dix à onze ans. — Costume en coutil anglais blanc. Pantalon à sous-pieds, gilet ouvert en châle, veston court et demi-ajusté. — Cravate bleue à nœud marin. — Chapeau rond en paille marron, entouré d'un galon bleu.

G. N° 653.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — 1. Costume de linon écru. — Jupons à traine, entourés de plusieurs volants froncés. — Polonaise à traine, à bords festonnés et garnis de franges de fil; elle se ferme en biais, par des boutons de nacre, jusqu'aux hanches où le tablier se trouve fixé en deux ou trois drapés. La manche duchesse se termine par deux volants plissés, avec brassard de ruban rouge noué dessus. — Colerette et sous-manches en nansouck brodé; cravate de ruban rouge. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie; plume rouge sur la calotte et groupe de coquelicots sous le côté de la passe.

2. Petit garçon de six à sept ans. — Costume de toile bleu marine. — Pantalon demi long. Blouse anglaise à col marin, fermée devant par des boutons de nacre et serrée à la taille par une ceinture de laine rouge, nouée et pendante sur le côté. Col marin en toile blanche et sous-manche assortie. — Chapeau marin en paille anglaise, entouré d'un ruban rouge.

3. Petite fille de sept à huit ans. — Costume en « zéphir » (cotonnade fine) écru uni et à rayures roses. — Jupons court garni de volants. — Polonaise fermée devant par des boutons de nacre, entourée d'un volant coupé en biais, puis relevée et fixée derrière sous un nœud de ruban rose. Les manches, en uni, sont garnies d'un volant de rayures, avec brassard de ruban rose noué dessus. — Lingerie en broderie anglaise et nœud de cravate rose.

#### Description de la gravure colorée n° 1339.

TOILETTES DE BAL D'ÉTÉ (*Casino*). — 1. Costume de faille blanche recouvert de tulle blanc. — Jupons à traine et pli bulgare derrière, garni d'un volant plissé devant. — Tunique très-vaporeuse comprenant deux tabliers superposés, dont les bords sont garnis de volants de blonde à tête de ruban bleu; puis, derrière, deux pointes encadrées de dentelle et de ruban pareils; une de ces pointes est drapée sur le côté et s'y trouve fixée, en haut et en bas, par des groupes de volubilis variés. Corsage décolleté en faille, recouvert de tulle et terminé par un ruban bleu faisant le tour de la taille. Draperies en tulle faisant postillon derrière, avec encadrement de dentelle et bouquet de fleurs à la taille. Mêmes fleurs aux épaules; manches de dentelle; ruban et plissé de tulle dans le haut du corsage. — Pouff de volubilis dans les cheveux.

2. Robe princesse en faille noire, à longue traine, terminée par un volant plissé. — Tablier de tulle noir, tout bouillonné, entouré de guirlandes de roses au feuillage sombre, avec volant de dentelle noire et or. — Tunique de tulle ornée de trois galons d'or à jour et d'une dentelle noire et or, s'étalant sur la traine de la robe. Deux écharpes, l'une en tulle garnie de galons et de dentelle, l'autre en gaze rose à bout frangé, se réunissent sur le côté en un large nœud fixé à la tunique. — Peplum en tulle recouvrant le corsage de la robe, lequel est décolleté en carré. Ce peplum est rayé de galons d'or qui vont se perdant en haut et en bas sous un autre galon et bordent le corsage, de petits nœuds papillon sont posés sur chacun d'eux. Plissés de tulle dans le haut du corsage et jockey de manche terminé de même. — Rose et galons d'or dans les cheveux.

#### Description de la figurine colorée L. N° 86.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE D'EAUX. — Costume en limousine. — Jupons à longue traine et pli bulgare derrière, mais peu creusé. Petits volants garnis de broderie anglaise au bas tout autour, avec tête formée d'une bande pareille et coulissée au milieu. — Une écharpe, ornée d'un volant pareil aux précédents, entoure la jupe, en passant sous le pli bulgare, et vient se nouer devant avec boucle et pans tombants. Même disposition d'écharpe un peu au-dessus. — Tunique garnie d'un volant à tête avec broderie anglaise, couvrant le milieu du jupon derrière. — Cuirasse taillée en biais derrière, garnie de bandes grises au milieu devant, ainsi que sur les bords inférieurs qui se terminent par une broderie. Le haut du corsage est orné de plissés et de broderies avec nœud de cravate assorti. Même garniture au bas des manches et parement gris. — Chapeau de paille à passe enlevée; celle-ci est doublée de soie rose avec tour de tête en limousine. Echarpe de limousine autour de la calotte et bouquet de roses.



## LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Comme il est, en ce moment, très-fort question de Constantinople, et comme je tiens à être agréable à mes lectrices, je me suis mise à fouiller non dans mes souvenirs, mais dans mes tiroirs, pour y retrouver la correspondance d'une mienne amie du temps jadis. Cette amie, pour obéir à la prescription des médecins qui lui avaient ordonné de changer d'air après une maladie qu'elle avait faite, n'avait rien trouvé de mieux que de s'embarquer pour Constantinople, absolument comme elle fût partie pour Nice ou Hyères, avec des femmes de chambre et un grand nombre de caisses renfermant robes, rubans, fanfreluches, chapeaux, etc.

Ce sont donc des descriptions *vraies* que je vais donner ici, car j'ai copié textuellement des passages de ses intéressantes lettres, et je crois bien que rien n'a été changé depuis qu'elles sont écrites, car le progrès est chose parfaitement inconnue dans ce pays-là.

« Mon Dieu, écrit mon amie, que Constantinople est sale !... Fiez-vous donc aux voyageurs, aux livres et aux images qui vous racontent à l'envi que rien n'est beau comme la vue du Bosphore... que ce panorama est magique... enfin qu'on voit là ce qu'ailleurs on ne peut que rêver !... Eh bien ! ce qu'on appelle le Paris de la capitale du Croissant est un infâme cloaque qui a pour quais des planches mal étayées posées sur des supports de bois pourri, et dont l'asphalte est remplacé par une fange infecte composée de poussière détrempeée et mélangée d'immondices de tout genre. La voirie et les balayeurs publics sont chose parfaitement inconnue dans les États de la Sublime-Porte. Aussi les promenades à pied sont-elles une distraction qu'il est impossible de se permettre. En ce pays, on patauge à cheval à travers les rues, et comme les maisons sont rapprochées en face les unes des autres et que les balcons y sont placés bas, quand on a pris son parti sur les contusions qu'on attrape à la tête contre tous ces balcons-là, on y voit une foule de choses qui sont les plus curieuses du monde à observer.

« Ces balcons ressemblent, comme forme, à nos petites serres parisiennes, où nous mettons des fleurs rares durant l'hiver. Ils sont tout entourés de vitres et fermés de portes. Seulement, au lieu de fleurs, ce sont des femmes arméniennes que l'on y voit. Assises à la manière turque sur des coussins, elles regardent en rêvant ce qui se passe autour d'elles, tout en conservant une immobilité si complète, qu'on les dirait mortes et embaumées; aussi ces balcons font-ils l'effet de tombeaux vitrés; et ces rues vous rappellent les villes enchantées des contes arabes, car les femmes qui se montrent ainsi sous verre, si elles cachent leur figure, vous laissent voir leurs bijoux et sont couvertes de brocard d'or et de pierreries, comme les héroïnes de la sultane Schéhérazade. »

Dans une autre lettre, la baronne du Ch... me racontait la connaissance qu'elle avait faite du premier ministre turc à l'ambassade de France, où elle était reçue intimement comme amie de l'ambassadrice.

« Un matin, je me rencontrai à l'ambassade, écrit-elle, avec le personnage le plus important du pays, qui est un homme fort aimable pour un Turc. Figurez-vous un petit vieillard à l'air fin, pour ne pas dire rusé, qui parle très-correctement le français, mais qui le parle très-lentement, moins, je crois, pour chercher des mots que pour ne pas laisser percer sa pensée. Il me proposa de me faire connaître l'intérieur des maisons de son pays et, pour cela faire, il m'invita à aller déjeuner avec lui le lendemain avec le premier secrétaire d'ambassade et l'ambassadrice, l'ambassadeur étant empêché : j'acceptai, cela va sans dire, avec grand empressement.

« Nous fûmes reçues par le pacha dans un salon plus que simple, tout garni de toile perse... parisienne, blanche avec fleurs et

oiseaux, couvert sur le parquet d'un tapis de Smyrne et ayant tout à l'entour un divan fort bas. A peine fûmes-nous entrés qu'on apporta le déjeuner, servi sur un énorme plateau de cuivre doré posé sur un tabouret. On plaça ce tabouret au beau milieu de la salle, on l'entoura de chaises à l'européenne, qu'on alla chercher je ne sais où; puis, le pacha m'ayant prise par la main pour me faire les honneurs, nous nous plaçâmes autour de ce plateau qui contenait, comme milieu, un grand plat de ragoût, et qui était garni tout à l'entour de gâteaux, de fruits, de confitures... Il n'y manquait absolument que des assiettes.

« Le pacha offrit une cuiller à l'ambassadrice, au secrétaire d'ambassade, à moi, en prit une également, puis il me pria de commencer à manger. Je regardai autour de moi avec inquiétude, n'osant pas encore comprendre que nous étions condamnés à manger à la gamelle. L'ambassadrice souriait finement... Mon Dieu, pensai-je alors, que souvent les honneurs coûtent cher !... Et le secrétaire d'ambassade, qui paraissait fort embarrassé, chercha à faire comprendre à notre amphitryon que, nouvellement arrivée dans ce pays, je n'en connaissais pas encore les usages, etc., etc., bref, que je ne savais pas manger sans assiette... Le pacha me regarda alors d'une façon fort dédaigneuse et donna l'ordre de m'apporter ce que je désirais, ce qui fut fait trop bien, car on posa devant moi une pile entière d'assiettes qui me montait jusqu'au nez. Alors, ma foi, sans respect pour les trois queues de pacha de mon hôte, je me pris à partir d'un franc éclat de rire si français, qu'il faillit faire perdre au pauvre secrétaire d'ambassade sa gravité diplomatique. Heureusement pour lui qu'il s'aperçut à temps du courroux qui brillait dans l'œil du pacha, auquel il s'empressa de raconter en turc, sans doute, que j'étais folle, car ce fut un regard de pitié jeté sur moi qui remplaça les éclairs. »

Plus loin, ma correspondante me parle de la surveillance de la ville :

« A Constantinople, me dit-elle, on économise sur le budget de la ville les balayeurs, les sergents de ville, les gens de police, etc., et ce sont les chiens qui remplacent tout cela; mais ne plaisantons pas : les chiens sont une véritable puissance dans la capitale turque où ces animaux règnent et gouvernent sans contrôle. Ils se sont partagé les quartiers de la ville et chacun doit rester dans le sien sous peine de mort, car ils se dévorent fort bien entre eux à l'occasion; là ils vivent d'ordures et de restes de mets qui leur sont jetés par des gens charitables, ce qui se fait sur une grande échelle. Ici on a ses chiens comme on a à Paris ses pauvres. Pendant le jour, ces braves chiens se promènent tranquillement comme de bons bourgeois qui flânent à l'aventure; mais quand la nuit est arrivée, ils deviennent féroces et font la police d'une façon très-dangereuse, menaçant d'étrangler toute personne qui leur paraît suspecte. On assure que c'est pour cela qu'on ne vole jamais à Constantinople; mais, pour moi, je crois bien plutôt que c'est parce que tous les voleurs y sont en place.

« Du reste, ces chiens sont originaires d'Asie; ils descendent, prétendent les Turcs, de ceux qui arrivèrent avec l'armée conquérante de Mahomed vers 1453, et, pour ce motif, ils leur portent un très-grand respect mêlé de superstition, puisqu'ils croient que tant que les chiens garderont leur ville, les chrétiens ne pourront pas la prendre...

« En terminant son récit, la vieille musulmane qui vient de me raconter une légende interminable sur leurs caniches s'écria, en me montrant des ongles et des dents à faire reculer les plus braves : — « Allah ! Allah ! que le Prophète nous conserve nos gardiens et nous serons toujours les maîtres !... »

Ne serait-ce point le cas de dire ici avec Ninon de Lenclos : « Oh le bon billet qu'a la Châtre ! » en changeant le billet en chien et le duc de la Châtre en Turc ?

Comtesse de BASSANVILLE.



## DETAILS DE MODES

1. Chemisette de nansouck pour petite fille de quatre ans. — Petits plis



1. Chemisette pour petite fille.

alternant avec des rangs de jours. Entre-deux de broderie anglaise encadrés de jours, avec valenciennes au bord extérieur, formant le four du cou en carré et le bas des manches.



2. Chapeau « Auvergnat ».

2. Chapeau *Auvergnate* (spécial pour voyage et villes d'eaux), en paillason noir. Passe inclinée sur le front, relevée derrière, et fond pointu. Comme garniture, une écharpe en gaze crème, à bouts frangés tombant

derrière, et deux cardinaux aux ailes complètement déployées sur le côté de la calotte.

3. Chemisette en nansouck pour petite fille. — Petits plis devant. C



3. Chemisette pour petite fille.

rabattu et poignets des manches formés de bandes plissées coupées de jours et terminées par une valenciennes.

4. Chapeau *Pifferaro* en paille anglaise. Passe plate et ronde, fond



4. Chapeau *Pifferaro*.

pointu. Garniture de plume crème sous la passe, faisant traîne derrière, e groupe de boutons d'or au milieu devant. Même ornementation autour de la calotte, avec une aile verte en aigrette sur le côté.



5. Fichu pour toilette de jour, composé de bandes de velours noir et de blonde anglaise blanche, fermé devant par un nœud.

6. Bonnet de tulle blanc pour dame un peu âgée. Fond peu développé; passe composée de deux volants de blonde anglaise. Ruban caroubier entourant le bonnet et noué derrière; coques dans le haut et rose épanouie dessus. Les mentonnières sont formées de cette même dentelle posée pied contre pied.

7. Bonnet du matin en nansouk. Large fond soutenu par des plis disposés de place en place tout autour. Une bande de broderie entoure ce fond et forme bavolet avec un tour de ruban noué sur le sommet. Deux barbes pointues en même étoffe et broderie, avec deux boucles de ruban, ornent le dessous du bavolet.

ÉCHOS DE LA MODE

L'aspect de la salle de l'Opéra, lundi dernier, ne manquait pas d'une certaine coquetterie. Quoiqu'on jouât le chef-d'œuvre de Weber, *Freischütz*, il y avait peut-être moins de monde qu'à l'ordinaire; mais, çà et là, on remarquait de jolies toilettes: une surtout de gaze et de soie rose, très-élégante, portée par une jeune femme aux cheveux châtain. Elle avait des roses artistement mêlées à sa coiffure, un bouquet de roses à son corsage et un autre à la main; c'était charmant et frais comme personnification du printemps mondain.

La grande sensation du moment, en matière de mode, est la tunique en filet de soie ou de chenille, avec les longs effilés pareils. C'est d'une excessive élégance et qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, ce qui gardera à cette mode son caractère aristocratique.

manquer, à l'aide d'une fête, d'apporter son appoint à la solennité du centenaire de l'indépendance des Etats-Unis, et de l'anniversaire de la naissance de Washington. Il y a donc eu grande séance de patinage, courses de bague sur patin, simulacre de carrousel, courses de vitesse pour les dames et pour les hommes. L'assistance n'a pas fait défaut.

Ce qui manque à l'aspect de cette vaste enceinte du Skating-Palais, à l'heure des réunions, c'est la variété et l'élégance des costumes. Ce sport comporte une grande recherche dans la mise de ceux qui s'y livrent. On l'a bien compris en Angleterre, où le rink est devenu pour tous une émulation de toilette.

Ce n'est pas chose facile, à la vérité, que de s'approprier le caractère du costume qui convient à ce sport. Il est essentiellement individuel, sans pourtant s'éloigner de certaines généralités dans ses proportions, qui sont de rigueur.

Ainsi tout costume de ce genre doit être court; il n'admet d'ampleur, que celle qui est nécessaire aux mouvements du corps; aucune draperie, si elle n'est adhérente à la jupe jusqu'au genou; le buste doit être également dégagé de tout ornement; la tête, ornée soit d'un chapeau sommaire, soit d'un voile encadrant le visage. Une écharpe en sautoir pourrait s'adapter avec succès à ce costume, aux couleurs plutôt chatoyantes que calmes, et combinées de manière à ce que leur mélange produise dans la perspective de la salle, pendant les évolutions des patineurs, les effets d'un kaléidoscope en mouvement.

Le même soir, tandis que la fête américaine suivait son cours, de l'autre côté de l'avenue du bois de Boulogne, la fête de bienfaisance organisée par M<sup>me</sup> Rattazzi au profit des pauvres du XVI<sup>e</sup> arrondissement,



5. Fichu pour toilette de jour.



6. Bonnet de dame âgée.



7. Bonnet du matin en nansouk.

Le grand rink de l'avenue du bois de Boulogne, qui compte un nombre considérable d'Américains des deux sexes dans sa clientèle, ne pouvait

réaliser des merveilles au point de la variété, de l'élégance et de la grâce des costumes.

L. S.



PLANCHE G N° 653. — DESCRIPTION, PAGE 350.



TOILETTES DE CAMPAGNE (JEUNE FEMME ET ENFANTS).





1359

*Jules David*  
A. Levy imp. r. des Marais 46

*H. Goussard*  
Ad. Goussard & Fils Ed<sup>rs</sup> Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22

Coiffures de M<sup>lle</sup> M<sup>me</sup> Bataillon, r. Chirose, 5 - Coiffure - Répente de  
M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Parfumerie de Ed. Pinand, Boulev. des Filles du Calvaire, 30.  
Machinisme couture de H. Seeling, 13<sup>e</sup> St. Sébastien, 70, et r. M<sup>me</sup> des F<sup>illes</sup> du Calvaire, 27.

Entered at Stationer's Hall.





116. 111. 111. 111.



PLANCHE G. N° 646. — DESCRIPTION, PAGE 350.



TOILETTES DE CAMPAGNE (JEUNE FILLE ET ENFANTS).



## LA DÉVOTE DU SOLEIL

(LÉGENDE GUÈBRE. — SUITE.)

Hadjy, plus résolu que jamais, ne voyait d'autre solution possible qu'un enlèvement. Zélidah pouvait l'aimer sans oser exprimer sa pensée au milieu d'une famille opposée à cette union. D'ailleurs il n'y avait pas à hésiter; sous quelques jours la loi qui allait frapper les Guèbres dans leurs biens donnerait le signal de mille persécutions qui les frapperaient peut-être dans leurs personnes.

Hadjy connaissait déjà plus d'un exemple de famille guèbre emprisonnée ou condamnée, sous les prétextes les plus dérisoires, à d'horribles supplices ou à l'exil. Aussi voulait-il séparer sa bien-aimée des siens, afin qu'elle ne courût pas les mêmes dangers.

Il fit donc en toute hâte ses préparatifs, réunit quelques-uns de ses amis les plus vaillants et les plus dévoués, et leur communiqua son projet pour qu'ils pussent lui prêter main-forte au besoin. Les chevaux furent choisis capables de fournir une course longue et rapide.

Le lendemain, ayant distribué tout son monde autour de la maison de Mirza-Agassy, il frappa hardiment à sa porte.

C'était l'heure où le Guèbre se rendait habituellement au temple du feu; mais Hadjy ne l'avait pas choisie comme un lâche, pour éviter la lutte; il voulait seulement éviter à Zélidah de trop cruelles émotions, n'espérant pas qu'on le laisserait exécuter sa résolution sans lui opposer une vive résistance.

Au même instant le moullah traversa la rue.

— Que fais-tu? demanda-t-il sévèrement à son fils.

Hadjy ne répondit pas et continua à frapper avec une sorte de fureur. Son père l'arrêta par le bras.

— Ne l'occupe plus de cette fille, mon enfant, reprit-il avec plus de douceur. Une grande agitation va troubler la ville aujourd'hui. De sinistres rumeurs éveillent déjà les places et les bazars. Nos maîtres ont ameuté la populace contre les Guèbres et leur culte abhorré. Si tu fais parade de ton amour pour Zélidah dans ce jour de malédiction, tu pourras être enveloppé dans le châtiement qu'on réserve à tous ceux de sa race.

Hadjy, frappé de stupeur, regarda fixement le moullah, pour voir s'il ne le trompait pas; mais l'anxiété crispait les traits du vieillard.

— Mon père, se hâta de dire l'amoureux, j'ai lu dans les yeux de Zélidah. Elle va me suivre de gré ou de force. Je vous jure de la convertir au culte des imans.

— Bien, dit le moullah, seulement n'oublie pas que je réponds de toi et de ta fidélité. Si tu entres dans cette maison proscrire, tu ne peux en sortir qu'avec ta fiancée devenue musulmane ou avec la tête de son père et celles de ses frères à ta ceinture, sinon tu seras condamné comme un traître et pendu aux créneaux des murailles.

Hadjy sourit dédaigneusement et il allait entrer dans la maison dont la porte s'ouvrait devant lui, lorsqu'une grande clameur s'éleva tout à coup de la ville tout à l'heure paisible, et le retint sur le seuil.

— Entends-tu? lui dit son père. C'est la loi contre les Guèbres que les crieurs publics proclament au son des trompettes. Si la colère du peuple s'en mêle, leurs maisons ne seront pas debout dans une heure.

C'était la mère de Zélidah qui avait ouvert la porte à Hadjy; elle le connaissait un peu, car elle l'avait remarqué dans la rue, à travers son voile, pour la richesse de ses vêtements et sa fière attitude.

Elle recula à sa vue, stupéfaite d'une si grande audace; le jeune homme profita de sa surprise, il s'élança dans la maison, traversa plusieurs chambres et arriva à celle de Zélidah.

— Hâte-toi de me suivre, dit-il, les Guèbres de Bakou sont en danger de mort; mais avec moi tu n'auras rien à craindre.

— La mort ne m'épouvante pas, répondit-elle. Crois-tu donc que toutes les femmes ont le cœur lâche et que je vais abandonner ma famille pour me sauver seule avec un étranger?

Elle resta assise sur la pile de coussins entassés dans un coin de sa chambre et son visage ne changea pas de couleur; sa voix ne semblait pas altérée; une vaillante résignation rendait impassibles ses traits purs et candides, comme si elle eût été sourde et aveugle.

Hadjy ne répliqua rien, mais il l'attira vivement dans ses bras robustes et l'enleva avant qu'elle eût songé à se défendre.

Chargé de ce doux fardeau et marchant avec la rapidité d'un coureur russe, il se dirigea vers la porte extérieure de la maison. La mère de Zélidah, revenue de sa stupeur, l'avait suivi en jetant des cris lamentables. Comme il franchissait le seuil, un homme parut et lui barra le passage. C'était un des frères de Zélidah, suivi de Mirza-Agassy; la mère alors se suspendit de toutes ses forces au caftan de Hadjy, et en même temps la jeune fille, glissant de ses bras, se dégagea de son étreinte.

Hadjy, qui se croyait triomphant, comprit qu'il était vaincu s'il ne parvenait à se débarrasser de ses adversaires; Zélidah n'avait pas pris la fuite et le regardait toujours avec ses grands yeux si calmes et si limpides, comme si elle eût attendu avec indifférence le résultat de la lutte qui allait s'engager.

L'attitude des Guèbres n'avait rien de menaçant. Ils n'avaient pas d'armes et ne criaient pas à l'aide. Seulement le vieux Mirza se plaça devant sa fille en lui disant avec douceur:

— Retire-toi! rentre à la maison.

Zélidah ne bougea pas.

— Elle m'appartient, s'écria Hadjy. Elle m'appartiendra malgré vous. Voyez ce groupe d'hommes qui occupe la rue; ce sont mes amis. Ils accourent au premier appel. Prenez garde! vous connaissez leur haine pour les adorateurs du feu.

Les Guèbres restèrent calmes.

— Nous ne te voulons aucun mal, Hadjy, repartit Mirza; mais Zélidah est ma fille, et tu n'as pas le droit de l'arracher de nos bras. Jamais nous ne t'avons outragé ni en parole ni en action. Jamais nous ne t'avons fait tort d'un para. Pourquoi t'es-tu introduit dans ma maison comme un voleur de femmes?

— Je ne suis pas un voleur, Mirza-Agassy. Je suis venu chercher mon bien, comme c'est mon droit, mon bien que tu m'as refusé. Ta fille garde le silence, tu le vois. Elle ne joint pas ses plaintes aux tiennes. Elle m'aime comme son fiancé. Elle me suivra comme son époux.

Alors le vieillard étonné, branlant la tête et se tournant vers sa fille, lui demanda d'une voix assourdie par l'émotion:

— A-t-il dit la vérité? l'aimes-tu?

La jeune fille s'appuya sur l'épaule de sa mère, et, cachant sous le voile son visage contracté par un effort de volonté:

— Je suis votre fille, répondit-elle, gardez-moi!

— Elle ment, cria Hadjy furieux; elle ment, ou, si elle ne ment pas, malheur à vous!

Puis il s'élança dans la rue pour appeler à l'aide ses amis; mais aussitôt il se vit entouré par les sœurs et les frères de Zélidah qui sortirent des diverses salles de la maison pour se réunir au groupe des guèbres. Ils s'agenouillèrent en cercle devant la porte de la maison, les mains étendues vers la jeune fille, comme pour la protéger.

— Foule-nous donc aux pieds, Hadjy, reprit Mirza; loup ravisseur, enlève donc cet enfant après l'avoir tachée du sang de ses parents! Tu n'as pas besoin de demander l'aide de tes amis. Tu suffiras seul à cette facile besogne. Tu sais bien que notre religion nous interdit de verser le sang pour la défendre.

Cette parole humble et ironique à la fois le remplit de confusion. Il jeta un rapide regard sur cette famille agenouillée et ren-



contra l'œil humide de Zélidah qui lui adressait une muette supplication. Il eut honte d'user de violence envers des gens qui ne se défendaient pas. Il eut peur aussi de blesser le cœur d'une femme dont il était sans doute aimé.

Il revint sur ses pas.

— Ma chère âme, dit-il d'un ton plus doux, mes amis attendent la fiancée du fils du moullah... Si tu ne me suis pas, ils croiront que j'ai trahi la foi des imans, et je ne serai plus à leurs yeux que l'amant repoussé d'une fille guèbre...

Il n'avait pas achevé, que des rumeurs confuses s'élevèrent dans les rues voisines. Les compagnons de Hadjy furent rejoints par un grand nombre d'hommes du peuple, de portefaix, de mendiants, de bateliers et de chanteurs de carrefour. Cette foule semblait plus joyeuse que menaçante; mais sa bruyante gaieté commençait à dégénérer en tumulte; ses vociférations étaient entremêlées de railleries brutales, parmi lesquelles circulaient les mots de guèbres et de maudits; le rire grimaçait sur ces lèvres qui parlaient de mort et de vengeance.

Il ne fallait évidemment qu'un chef à cette populace ameutée pour que son délire tournât au tragique.

Hadjy vit d'un coup d'œil le danger. Zélidah faisait encore bonne contenance; mais elle avait pâli. Le moment était décisif. Il redressa sa haute taille, jeta un sourire à sa bien-aimée, et, le visage resplendissant d'une joie étrange, il lui dit :

— A tous ces fous il faudra tout à l'heure une victime; ce sera moi. En te rendant à ta famille, je me perds. Puissé-je détourner ainsi la mort qui vous menace! Puisque tu le veux ainsi, Zélidah, adieu! Accorde-moi un dernier regard d'amour et de pardon. Pendant que je lutterai contre vos ennemis, tâchez de fuir, et bénissez Hadjy, le fils du moullah, au lieu de le maudire.

Puis, prenant le bras de la jeune fille, il la poussa doucement dans le vestibule de la maison, suivi de Mirza et de tous les guèbres, stupéfaits de cette conduite héroïque chez un de leurs ennemis.

La jeune fille avait obéi à la prière de son amant; mais lorsqu'il voulut la quitter pour s'élancer au devant de la foule irritée, elle fondit tout à coup en larmes, et, le retenant d'un geste désespéré :

— Hadjy, s'écria-t-elle, tu ne sortiras pas. Cette maison est la tienne. Je t'aime!

En même temps, elle ferma la porte avec une sorte de colère.

— Zélidah! dit le fils du moullah en la saisissant dans ses bras et la serrant contre son cœur, tu me donnes le droit de défendre ma fiancée. Écoute! je veux te prouver que mon amour est plus grand que le tien. Je ne sais pas marchander le bonheur. Je suis à toi corps et âme. Tu peux faire de ton esclave ce que tu voudras, même un Guèbre, ajouta-t-il en souriant.

Pour toute réponse elle l'emmena dans la cour intérieure, et, lui montrant le soleil radieux :

— Adore comme moi, dit-elle en s'inclinant.

Comme elle Hadjy se courba devant le Dieu de lumière.

Au même instant, des coups violents ébranlèrent la porte. La multitude appelait du dehors le fils du moullah. Elle ordonnait aux Guèbres d'ouvrir et de rendre leur otage, avec force vociférations et menaces terribles. Tout ce tapage ne put troubler la sérénité de Mirza-Agassy.

— Tu es mon fils, dit-il à Hadjy; nous nous sauverons ensemble. Viens.

La maison du vieillard était balafrée de quelques lézardes. Une de ces fissures formait une petite porte dont la famille seule savait le secret. Cette porte, basse et soigneusement cachée à l'intérieur par des coffres et des tentures, ouvrait une issue sur une longue ruelle solitaire encombrée de ronces, d'herbes et de plantes parasites, mais aboutissant à la vaste pleine d'Atesh-Gah. Ce fut par là qu'ils s'échappèrent et gagnèrent le temple, où depuis longtemps les prêtres guèbres de Bakou avaient mis une partie de leurs richesses en sûreté.

Le mariage de Hadjy et de Zélidah fut célébré devant les feux éternels, pendant que ses amis, qui avaient forcé la porte du logis de Mirza, se livraient à de longues explorations pour découvrir les traces des fugitifs. On supposa qu'ils s'étaient sauvés par les terrasses. Les compagnons du jeune homme accusèrent les parsis de l'avoir entraîné de force. Cette accusation fut appuyée par les musulmans, qui en profitèrent pour se donner le droit d'attaquer nos prêtres dans leur dernier asile.

D'un autre côté, le père de Hadjy, exaspéré de la disparition de son fils, communiqua sa colère aux moullahs de Bakou. Tout cela produisit dans la ville une grande effervescence. Petits et grands s'excitèrent à marcher contre nous.

Jusqu'alors nous avions conservé quelque prestige aux yeux du peuple, grâce à l'ancienneté de notre race et aux traditions du passé. Notre Atesh-Gah, entouré de feux qui brûlaient nuit et jour, lui inspirait une certaine vénération. Si les moullahs ne s'étaient pas mis à la tête de ces furieux, ils n'auraient jamais osé venir nous attaquer dans notre sanctuaire.

Mais le vieux Giaffir voulait à tout prix retrouver son fils, et il n'épargna ni l'or ni les promesses ni les menaces d'anathème pour rallumer le courage de ses coreligionnaires. Il partit à la tête d'une multitude effrénée et passa le premier à travers les feux qui formaient comme une barrière de serpents rouges gigantesques autour du temple. Un petit nombre de gens hardis le suivirent; mais ce fut bien inutilement.

Une masse de pierre carrée et sans issue apparente se dressa devant eux comme l'autel inviolable du Dieu. Des flammes sortaient du faite de ce carré impénétrable. De l'intérieur on entendait s'élever un murmure de voix; c'étaient les parsis qui chantaient des hymnes et des prières tirées de l'Avesta.

La troupe des assaillants hésitait, ne sachant quel parti prendre, quand Giaffir émit à haute voix l'avis de brûler le temple même avec tous ses prêtres, qui se réjouiraient sans doute de ce suprême holocauste au soleil.

A peine cette proposition avait-elle été accueillie par de férocités éclats de rire, qu'un des musulmans, nommé Hyder-Ali, s'écria :

— Je connais l'entrée secrète des souterrains du temple d'Atesh-Gah; je suis un renégat du culte de Zoroastre. Il nous faudra ramper comme des reptiles dans un passage où il n'y a place que pour un seul homme; mais nous surprendrons les parsis.

Tous le suivirent, et l'Arabe les conduisit jusqu'à la muraille, devant une colonne de marbre rouge à laquelle pendait un anneau de fer.

Il imprima une secousse à l'anneau; un bloc se déplaça dans le mur et laissa voir une ouverture béante et sombre par laquelle un homme pouvait en effet se glisser.

Mais au moment où Hyder-Ali allait se hisser jusqu'à ce trou noir, il vit un Guèbre qui le bouchait de son corps.

Cet homme, semblable aux prêtres du feu quand ils célèbrent leurs rites, portait sur sa bouche un bandeau, de peur que son haleine ne ternit l'élément sacré.

Personne ne douta que ce ne fût un parsi d'humeur belliqueuse qui, au moment du danger, oubliait ses pacifiques habitudes. Cependant, chose singulière, aucune arme ne brillait dans ses mains, et il était difficile, dans l'obscurité du couloir, de distinguer sa mine fière et sa haute stature.

Hyder-Ali se retourna en riant vers ses compagnons et leur dit, le poignard à la main :

— Le cadavre du Guèbre nous servira de marche-pied pour pénétrer dans son antre.

Presque au même instant il poussa un cri terrible et tomba renversé au pied de la muraille, les yeux ouverts, les bras étendus, agité par une convulsion désespérée. Une sorte de fouet brillant avait sifflé autour de son cou.

Les assaillants reculèrent épouvantés.



Le Guèbre se pencha un peu hors de l'ouverture, et, promenant sur la troupe un regard dédaigneux :

— Voilà, dit-il à haute voix, le sort réservé aux impies qui profaneront le temple du feu.

Ce fut un cri de surprise parmi les Arabes et les moulahs. Ils avaient pu s'apercevoir que si le jeune défenseur des parsis n'avait pas d'armes, il n'en était pas moins redoutable.

Trois serpents verts de la plus dangereuse espèce, aux yeux brillants comme des charbons ardents, allongeaient leurs têtes longues et plates vers nos ennemis, en s'enroulant autour du bras du guèbre comme s'ils jouaient entre eux.

— C'est un charmeur de serpents ! s'écria Hyder-Ali en vomissant une écume sanglante : laissez-moi mourir et sauvez-vous.

Et il se débattit dans les affres de l'agonie.

— Un charmeur de serpents ! répéta la foule en commençant à se disperser sous l'impression d'une terreur instinctive.

— Êtes-vous donc des lâches ? dit Giaffir exaspéré en essayant de les rallier. Osez-vous rentrer à Bakou et vous vanter d'avoir été vaincu par un seul homme ? Mais les petits enfants vous couvriront de huées, et vos femmes rougiront de vous, car des enfants et des femmes auraient plus de courage. Allons, fidèles croyants, vengez votre religion outragée ! vengez votre compagnon Hyder-Ali traîtreusement tué ! et, si la peur glace le sang dans vos cœurs, eh bien, moi qui ne suis qu'un vieillard, je vous donnerai le bon exemple.

Emmanuel GONZALÈS.

(La fin au prochain numéro.)

## LE PÈRE DE L'ENFANT

(NOUVELLE.)

### I

Jean-Etienne Franck, né à Saverne (Alsace), remplissait les très-modestes fonctions de maître d'étude à Paris, dans l'institution Brissaud, où j'étais élève vers 1830, et qui florissait au beau milieu du quartier Saint-Marcel.

Nous l'aimions beaucoup, ce maître d'étude. Chacun le respectait, le vénérât tellement, quoiqu'il atteignit alors vingt-huit ans à peine, que jamais il n'arriva à un élève de le désigner par cette qualification de « pion, » si insultante et pourtant si usitée dans les collèges.

Nous l'appelions invariablement « monsieur Franck », et tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, nous suivions assidûment ses répétitions de mathématiques. Les uns « piochaient » par goût, par amour de l'*x*, les autres savaient vaincre leur inaptitude ou leur paresse, afin de ne pas causer de peine à ce brave répétiteur dont la conscience était au niveau des talents, et qui s'intéressait à notre bien, à nos études et à nos progrès.

C'était un très-fort mathématicien, qui avait l'algèbre pour beau idéal. Ses penchants, ses pensées, ses rêves s'en tenaient à l'examen des formules algébriques. Il ressemblait à un mystique de la science, vivait en dehors de l'existence commune, gardait une timidité d'enfant, accomplissait sans broncher tous ses devoirs de répétiteur, et savait inculquer à ses élèves un certain amour pour son enseignement. Bref, Franck n'avait pas son pareil.

Il parlait peu. Son visage était sévère, mais sympathique. Ses cheveux presque blancs, ses yeux gris, son teint pâle, tout accusait sa nature alsacienne, tempérée par l'éducation parisienne. Sa mise, exempte de coquetterie, surtout de luxe, se distinguait par l'exquise propreté.

Quelques petites rentes, provenant d'un capital déposé chez le meilleur notaire de Strasbourg, — car Franck, il faut le dire,

était un enfant non reconnu par ses parents, — se joignaient à des appointements plus que médiocres, et lui permettaient de vivre sans trop de gêne. Il s'étudiait, d'ailleurs, à modérer ses désirs, conséquemment à diminuer ses besoins. Ne se soumettant pas aux tyrannies du superflu, il ne connaissait ni les fantaisies ni les caprices coûteux.

Franck ne mettait jamais le pied dans un café. Deux ou trois fois par an, en ces temps de romantisme, il allait classiquement au Théâtre-Français voir jouer une pièce du vieux répertoire, une comédie de Molière, une tragédie de Corneille ou de Racine, qu'il écoutait livre en main.

Sa plus grande débauche de dépense consistait dans l'achat de livres techniques venant de France et de l'étranger, qu'il consultait avec fruit, et dont l'étude approfondie le charmait pendant de longs jours.

Peut-être eût-il dû viser et atteindre à de hautes destinées, dans le monde de la science. Mais Franck était absolument exempt d'ambition, à plus forte raison d'esprit d'intrigue. Voué aux théories, sans rechercher les gens pratiques, il manquait de savoir-faire et ne frayait pas avec les savants qui lui eussent ouvert la carrière de l'enseignement supérieur.

C'était un homme à part, content de vivre et de mourir humble, ignoré, indépendant ; une victime de la société, qui ne haïssait pas le monde dont sa naissance le séparait.

Un matin, comme la cloche annonçait la descente du dortoir, il se passa un événement tout à fait extraordinaire dans la pension Brissaud, un de ces événements qui laissent de longs souvenirs aux cœurs jeunes et généreux.

Les domestiques, en balayant la cour des récréations, trouvèrent, le long d'un mur mitoyen, un énorme panier sans couvercle, mais pourvu de linge comme un berceau.

Ayant soulevé ce qui formait une espèce de rideau en gaze, ils virent une créature humaine, — un enfant nouveau-né, dont les petits cris ne tardèrent pas à se faire entendre.

M. Franck fut aussitôt appelé par les domestiques. Nous descendîmes du dortoir avec lui, et nous le suivîmes dans la cour.

Quelle fut la surprise générale ! Chacun s'empressa autour du pauvre innocent, et, d'un commun accord, tout d'une voix, on déclara :

— Gardons-le, adoptons-le, ce petit enfant trouvé !

— Cela est très-facile à dire, objecta M. Franck. Mais nous ne pouvons prendre aucune décision, à cet égard, avant que le chef de la maison ait parlé. Il y a des formalités à suivre, mes amis !

— Nous les suivrons ! s'écrièrent les élèves avec un vif enthousiasme, avec un superbe élan de cœur.

— Il sera l'enfant de la pension, de même qu'il existe des enfants de régiment, adoptés par les soldats, ajouta notre plus savant camarade.

Il fallut que M. Franck nous rappelât avec autorité les leçons à apprendre ; il fallut que le son de la cloche se fit entendre de nouveau pour nous indiquer l'entrée en étude.

Encore fûmes-nous fort distraits et fort dissipés. Ce que comprit et excusa M. Franck, car il ne décréta pas le moindre pensum.

Notre chef d'institution et sa digne épouse, ayant appris l'événement du matin, s'étaient déjà occupés de découvrir comment le nouveau-né avait pu être descendu dans la cour. Mais ils ne savaient pas plus que nous d'où venait le précieux dépôt envoyé par un inconnu. Ils approuvèrent notre résolution, dont M<sup>me</sup> Brissaud, principalement, s'empressa de nous féliciter.

Les formalités qu'avaient indiquées M. Franck furent remplies exactement. On chercha bien vite une nourrice.

M. Brissaud parut moins favorable à nos desseins que sa femme. Il alléguait de bonnes raisons. N'avait-il pas deux fils, l'un de sept



ans, l'autre de cinq ans ? Pourtant, cédant à nos pressantes sollicitations, il consentit à se charger du pauvre abandonné.

Notre maîtresse de pension et un camarade que le sort désigna tinrent sur les fonts baptismaux le nouveau-né, qui reçut les noms d'Adolphe-Etienne. Ce dernier nom, nous l'avions choisi en l'honneur de notre excellent répétiteur, dont il était un des prénoms.

Au retour de l'église, M. Franck, assez préoccupé, nous dit d'une voix attendrie :

Mes chers amis, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur le sort probable de notre enfant. Puisque l'on a bien voulu l'appeler Etienne, je ne me considère pas comme lui étant étranger.

— Aucun de nous ne lui sera étranger ! s'écria un élève.

— Eh bien ! messieurs, reprit le maître d'étude, je vais vous faire une proposition qui, je l'espère, ne sera pas mal accueillie. Cette proposition, je vous l'adresse sous forme de problème...

Un éclat de rire général interloqua d'abord M. Franck.

Le mathématicien demeura muet un moment ; puis il reprit avec un sang-froid qui nous désarçonna :

— Voici le problème, messieurs : — Étant donné un chétif petit enfant, délaissé de son père et de sa mère, seul au monde, sans un sou vaillant, que peut-il devenir au milieu d'une société dont chaque membre est classé, aidé, dirigé, protégé plus ou moins ?

— Nous cherchons l'inconnue, dis-je à Franck.

— Un vers de Racine répond à cela, remarqua un rhétoricien en déclamant :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?  
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,  
Et sa bonté...

— Il suffit, interrompit M. Franck.

Puis, poursuivant l'idée qui venait d'être émise :

— Oui, observa l'heureux parrain d'Adolphe-Etienne. Mais il y a un proverbe qui dit : Aide-toi, le ciel t'aidera. Il ne faut pas que nous laissions toute la besogne à la Providence. Si vous le voulez bien, nous allons organiser dans la pension une souscription en faveur de mon filleul.

— Très-bien ! très-bien ! s'écrièrent les élèves.

— Je m'inscris pour vingt francs, déclara Franck.

— Bravo, monsieur Franck !

Sur une feuille de papier que le mathématicien présenta tour à tour à chacun de nous, les noms des élèves figurèrent pour des sommes diverses. Il y eut une puissante émulation parmi les protecteurs du petit Adolphe-Etienne.

En très-peu de temps la souscription atteignit le chiffre respectable de trois cent vingt-six francs.

Nous sautâmes de joie en apprenant le total. L'accomplissement de cette bonne œuvre rendait heureux tout le personnel de la pension Brissaud.

On chargea M. Franck de résoudre lui-même, par la suite, le problème qu'il avait posé.

Le digne homme accepta non-seulement sans hésitation, mais avec une ardeur que nous n'eussions pas soupçonnée en lui.

Depuis le jour où nos camarades accomplirent cette action louable, les uns sont morts, les autres sont allés par le monde fournir des carrières plus ou moins brillantes. Tous savaient Adolphe-Etienne placé entre bonnes mains. Son sort ne les occupa jamais. Franck supporta toute la charge, veilla sur l'enfant, l'instruisit, se signala par un dévouement sans limites.

Il y a quelques mois, j'ai revu M. Franck parvenu à la soixantaine. Le temps et les événements l'ont changé à son avantage, quant au physique. Sa figure est plus souriante, sa démarche plus vive qu'autrefois. Il a rajeuni sous ses cheveux blancs.

D'où vient cette métamorphose ? Vous vous l'expliquerez bien vite. Je puis, d'après des renseignements authentiques, vous ra-

conter son histoire et celle de notre protégé ; je puis vous faire connaître la solution définitive du problème posé par notre ancien répétiteur.

Augustin CHALLAMEL

(La suite au prochain numéro.)

## VIEUX MURS

(FRAGMENT.)

...Je ne sais rien de triste comme ces rues nouvelles qui ont labouré le champ de tant de souvenirs. Hier, je passais par là et j'en cherchais en vain la trace. Chère maison de mon enfance, petit jardin aux grands arbres au-dessus desquels le ciel paraissait si bleu, vieille rue dont il reste encore le sillon, mais qui ne conduit plus à rien et qui est là comme un bas-fond qui va disparaître... Comme je l'aimais cette rue, et que ses pavés raboteux étaient doux aux pieds ! J'aimais le calme parfait de ce quartier silencieux ; on se sentait tellement chez soi, tellement clos !

Il n'y a pas tant d'années de ces souvenirs, et cependant cette pauvre rue n'avait jamais connu le gaz ; les quinquets s'y balançaient le soir avec un air familier et bon enfant. Tout à l'entrée, il semblait déjà qu'on avait laissé le monde extérieur derrière soi et qu'on pénétrait dans une autre région. Elle allait tout en pente cette rue, roide et abrupte ; aussi comme on arrivait vite devant la porte... l'unique porte ! c'était là. Rien maintenant qu'un grand talus qui soutient l'autre rue, celle qui nous a volé la nôtre.

Je la revois, cette grille doublée de ses volets verts ; le bruit de ce timbre qui résonnait comme nul autre tinte encore à mes oreilles... la porte était lourde, elle s'ouvrait lentement et retombait avec un grand bruit. Je ne sais pourquoi il y avait toujours du soleil dans cette cour ! Comme la grande chienne Miss jappait d'une bonne voix, mettant ses pattes familièrement sur mes épaules d'enfant ! J'aimais tant l'embrasser entre les yeux, sur son beau front luisant ! La volière était là, au bon coin, pour recevoir tous les rayons du midi. On entendait toutes sortes de bruits qui disent la vie : la voiture qui roule sous la remise, les seaux qui se posent à terre, la porte de l'écurie qui s'ouvre.

Chère maison si blanche avec toutes ses fenêtres qui semblent me sourire ! Voilà ce perron gravi tant de fois, toujours avec bonheur ; je repasse à travers chacune des pièces : la chambre de la mère où l'on entraient toujours en courant ; je revois sur les murs les grands personnages de la tapisserie, avec qui tant de fois, dans les maladies de l'enfance, j'ai causé et rêvé : ils faisaient partie de la vie et des amis, on les connaissait, on leur aurait presque donné un nom. Qu'il fait bon dans cette grande pièce où le jour arrive tamisé par les arbres du jardin ! Que c'était délicieux de s'enfoncer le dimanche dans une de ces grandes bergères tellement profondes qu'on y disparaissait, de soulever le rideau de mousseline et de lire quelque livre charmant ! Y avait-il une brique des murailles de cette pièce qui ne me fût chère ? Comme on y était bien à l'abri de tout, comme on y dormait paisible sous l'aile de ce grand lit maternel ! Quoi ! de toutes ces pièces plus une pierre debout ! Cette autre chambrette où s'entassaient les premiers trésors ; ce coin où posait la petite bibliothèque, objet de tant de soins et d'orgueil ; ce petit nid de la verte jeunesse, cet asile des meilleurs jours... rien, pas même un pan demeur !

Et le jardin, un peu sombre, car les arbres y avaient des siècles et d'autres jardins l'enclavaient aussi de leur ombre... Mais que le printemps y était ravissant, que la pelouse était verte et unie, qu'il était charmant de voir repousser le gazon naissant et de regarder le merle qui venait chaque jour sautiller sur les plates-bandes ! J'y suis dans ce cher jardin ; j'entends le sable criant



Sous nos pas, les fenêtres de la maison qui s'ouvrent, l'aboiement de nos petits chiens, se roulant en jouant. Dieu! que l'air était donc pur et vivifiant, que les premières brises du printemps enivraient! Ces arbres-là verdissaient plus tôt que les autres et on les a abattus sans pitié. Je les aimais tous, pas un arbuste qui ne fût connu! Dans ce coin il y avait un seul lilas, mais que les grappes en étaient parfumées! Et le vieux mur sombre de la maison mitoyenne tout tapissé de lierre: c'était là que se faisait le tir! Chères parties si gaies entre le père et l'enfant, les doux entretiens!

Tout cela est donc évanoui et nos enfants ne l'auront pas comme nous, cette chère maison. C'est en vain que je la cherche, les voitures roulent maintenant sur ce sanctuaire de nos pensées. Adieu donc, mais tu étais ici, et je m'en souviens; adieu, mon *home*; adieu, murs bénis qui m'avez abrité... revenez quelquefois dans mes rêves, je vous aimais tant!

BRADA.

---

## REVUE DES MAGASINS

Le mignon corset de M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs, la *ceinture Régente*, possède une puissance vraiment merveilleuse: il fait croire à des perfections qui parfois n'existent pas. En effet, et c'est là sa raison d'être, la *ceinture Régente* est surtout une réformatrice; par d'heureuses combinaisons de coupe, de pinces habiles et de bonne direction dans la couture, elle rend d'éminents services aux femmes qui s'en revêtent. Grâce à elle, la nature se trouve n'avoir jamais eu de torts et toutes les tailles sont à souhait. Aussi voit-on les femmes qui fréquentent les salons de la rue Auber, 12, rester fidèles à cette maison, et il est certain qu'elles ne changeraient leur corset pour rien au monde.

Cette élégante affluence qui encombre par moments les salons de M<sup>mes</sup> de Vertus en dit plus que tous les éloges qu'on pourrait leur adresser.

Parmi les nombreux mérites de la *ceinture Régente*, il faut placer en première ligne ses qualités hygiéniques si appréciées des médecins; à les entendre, jeunes filles et femmes délicates ne devraient jamais en porter d'autre.

Si, à côté de tout cela, on considère l'élégance achevée du modèle, on sera convaincue sans peine qu'on ne saurait payer trop cher une merveille aussi complète.

— M<sup>me</sup> DALTROPHE-VORMUS ayant reçu quelques demandes de renseignements au sujet des derniers costumes que nous avons publiés venant de sa maison, nous prie de répondre d'une façon générale.

D'abord, le modèle dont il s'agit vaut 250 fr. établi en faille noire, 275 fr. en noir et couleur, et 300 fr. en couleur seulement. La dentelle qui l'orne est une imitation, belle il est vraie, qu'on nomme valenciennes anglaise et qui ressemble dans son neuf à la vraie valencienne de façon à s'y méprendre.

Cela dit, voici les prix très-modérés que M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus prend pour des costumes de jeune fille: 120 fr. en fantaisie; 180 fr. en soie grisaille; 220 fr. en faille noire. Elle nous charge d'être son interprète auprès de celles de nos lectrices qui lui ont écrit, pour les remercier respectueusement de la confiance dont on l'honore et qu'elle s'efforcera de justifier.

Linons, balistes, grenadines, canevases et broderie à jour se transforment, grâce au goût et la coupe habile de M<sup>me</sup> Daltrophe-Vormus, en polonaises, tuniques duchesse, cuirasses et écharpes, etc., selon sa fantaisie originale et le désir de ses clientes. L'habit, le gentil habit est admirablement réussi par elle; nous l'avons vu dans ses salons (rue Vivienne, 14) sous un aspect des plus séduisants.

Ce modèle, tout en guipure écrue brodée de rouge, formant cuirasse devant et pans d'habit derrière, accompagnait une robe princesse en faille bleu marine. Le milieu du dos de celle-ci était coulissé du haut en bas dans la largeur, et l'habit de guipure s'ouvrait sur ce coulissé avec un encadrement de petites garnitures. Des nœuds de ruban rouge, artistement placés, donnaient un ton plein de coquetterie à l'ensemble.

— Nous engageons nos lectrices à refuser énergiquement toute machine à coudre qui ne porterait pas l'empreinte *W et W*, marque de fabrique de la célèbre maison américaine Wheeler et Wilson. Une machine à coudre

qui serait vendue comme sortant de cette maison et ne porterait point l'empreinte en question doit être considérée comme fautive.

Quand une machine à coudre offre des avantages aussi sérieux que celle dont nous parlons, — au nombre desquels il faut placer en première ligne la garantie de cinq années de service offerte à tout acheteur, — on n'est nullement étonné des succès obtenus et de l'immense débit qui en résulte. Cela explique également la *contrefaçon*, cette imitation déloyale qui a pour but de tromper le public en profitant des inventions d'autrui. On nous a compris, un bon averti en vaut deux!

La machine à coudre Wheeler et Wilson est la joie du foyer; indispensable aux familles, elle supprime d'un coup l'ennui qui naît de l'oisiveté. Cette précieuse travailleuse est encore et surtout le gagne-pain de l'ouvrière; c'est son amie, son aide active dans les moments où elle est pressée.

Pour toutes les demandes il faut s'adresser à M. Henri SEELING, agent pour la France de la C<sup>ie</sup> Wheeler et Wilson. A Paris: boulevard Sébastopol, 70; boulevard Bonne-Nouvelle, 37; rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

---

## SPÉCIALITÉS

Veut-on se prémunir le teint contre les ardeurs d'un soleil dangereux, l'âcreté des vents et les intempéries des saisons dont on est sûr de rencontrer les atteintes en voyage, aux eaux, à la mer? On y parviendra en employant le Rowland's Kalidor, dont l'action rafraichissante pénètre dans les chairs, bouche les pores et forme sur la peau un enduit bienfaisant.

Le Rowland's Kalidor est à la fois un curatif et un préservatif puissant, dont les femmes soucieuses de leur beauté ne doivent pas négliger l'usage. Dans leur intérêt, nous leur conseillons vivement de ne pas se mettre en route sans un secours aussi précieux.

On peut demander le Rowland's Kalidor chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France, et à Paris particulièrement chez Guerlain, rue de la Paix, 45; Roberts, place Vendôme, 33; Hogg, rue Castiglione, 2; et G. Fay, rue de la Paix, 9.

— La *poudre Figaro*, composée sans bismuth, est faite avec de la fleur de riz à laquelle on a ajouté un parfum très-fin. Impalpable, invisible et très-adhérente, elle blanchit et rafraichit l'épiderme, faisant ainsi l'office d'un vrai talisman de beauté.

Toutes les personnes qui en font usage sont unanimes dans leurs éloges: aussi son succès ne fait-il que croître.

La *poudre Figaro* est le digne complément de la *crème Simon*. Ces deux produits de parfumerie élégante sont la création d'un de nos plus savants chimistes, M. Simon, pharmacien, qui s'est attaché surtout à mettre à la portée de toutes les femmes des compositions salutaires et bienfaisantes, et qui y a merveilleusement réussi.

La *poudre Figaro* se trouve, ainsi que la *crème Simon*, chez l'inventeur, rue de Lyon, 83, à Lyon. — Dépôt principal à Paris, rue Beautreillis, 23. — On trouve également ces deux produits chez les coiffeurs et parfumeurs de la province et de l'étranger.

M. D'A.

---

## SOMMAIRE DU 4<sup>e</sup> NUMÉRO DE JUILLET 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M<sup>me</sup> Mary D'AUBERVILLE. — Lettres d'une Douairière, par M<sup>me</sup> DE BASSAYVILLE. — Échos de la mode, par L. S. — La *Dévote du Soleil*, légende guèbre, par M. Emmanuel GONZALES. — *Le Père de l'Enfant*, nouvelle, par M. Augustin CHALLAMEL. — *Vieux murs*, fragment, par BRADA. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 4339, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de campagne. — Figurine coloriée L. n° 86 (annexe spéciale à l'édition n° 3): toilette de concert pour casino.

Dans le texte: P. n° 321, dessin de M. E. PRÉVAL: costume de jardin. — G. n° 653, dessin de M. E. THURIX: toilettes de campagne (jeune femme et enfants.) — G. n° 646, dessin de E. THURIX: toilettes de campagne (jeune fille et enfants.)

---

ROUVENAT (☼) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.